

1

La première chose que je dois mettre au point, c'est que je n'ai rien d'une perverse. En tout cas, pas plus que n'importe qui. Si vous veniez me rendre visite, dans mon appartement, vous seriez certainement plus choqué par le tas de vaisselle dans l'évier que par mon donjon – ne serait-ce que parce que le prix des logements à Londres est si prohibitif que j'ai de la chance d'avoir pu trouver un appartement dans mon budget sans avoir à le partager avec personne. Disons que le donjon n'était pas vraiment à l'ordre du jour.

Par conséquent, pour régler une fois pour toutes la question casse-pieds des stéréotypes, je ne suis ni un paillason ni une midinette.

Je ne passe pas mon temps à rêver que je concocte quelque bon petit plat tout en entretenant le feu dans la caverne pendant que mon homme chasse et cueille pour nourrir sa famille – en l'occurrence moi. Ce qui est aussi bien parce que, à part un rôti que l'on peut coller dans le four, je suis plutôt du genre cuisinière du dimanche.

Autre chose : je ne ressemble absolument pas à Maggie Gyllenhaal dans *La Secrétaire*.

Hélas.

Je suis tout simplement, lorsque l'envie m'en prend et que j'ai sous la main quelqu'un en qui j'ai confiance, une femme soumise. Ce n'est pas marqué sur ma figure, non, et ce n'est qu'une facette de ma personnalité.

Si vous voulez le savoir, des facettes, j'en ai pléthore, dont mon goût pour les fraises, ma tendance à ergoter bec et ongles même quand j'ai tort, ma fichue tête de mule, ainsi qu'un mépris pour 99 % des émissions de télé, assorti d'une obsession pathologique pour le 1 % qui reste (ce qui m'inquiète aussi).

Je suis journaliste dans un quotidien régional. J'adore mon boulot et – même s'il n'est pas nécessaire de le préciser – le fait d'être une soumise n'a aucune influence sur mon travail ou mon poste. Franchement, si c'était le cas, je ne serais bonne qu'à la préparation du café et à écouter les histoires gnangnan sur la semaine des livres à l'école maternelle ; bref, un destin pire que la mort.

De plus, sachez que les salles de rédaction sont des nids de ragots. Le monde est une jungle. Et vous êtes bien obligé de donner ce que vous avez de mieux. C'est exactement ce que je fais.

Par ailleurs, je me considère comme une féministe. Indépendante, c'est sûr ; compétente aussi. Je contrôle la situation. Pour certains, cela peut paraître saugrenu quand on connaît mes préférences sexuelles, ce qui me fait grimper aux rideaux.

Pendant un temps, cela m'a ébranlée moi aussi. En fait, cela me perturbe encore parfois, mais j'ai fini par arriver à la conclusion qu'il y a des choses plus graves. Je suis une femme adulte, possédant un esprit généralement sensé. Si j'ai envie de me laisser manipuler par une personne en laquelle j'ai totalement confiance afin que nous puissions nous livrer à des jeux qui nous procurent excitation et plaisir, on peut admettre que, tant que nous ne jouons pas en

public et que nous ne risquons pas d'effrayer les enfants et les animaux, nous en avons le droit. J'assume l'entière responsabilité de mes actes et de mes choix.

Il m'a fallu un certain temps pour arriver à ce stade, cependant. Si le mot n'avait pas été dépossédé par les émissions de télé-réalité et n'évoquait pas un monde écœurant avec montage vidéo sur fond de soft rock, j'irais jusqu'à dire que ce fut un long voyage.

C'est d'ailleurs de cette manière que ce livre est né. Il ne s'agit pas d'un manifeste ou d'un manuel, bien que j'aime assez l'idée que, si vous êtes intéressé par ce genre de choses, et que vous avez envie d'en savoir davantage, il pourrait vous donner quelques pistes.

Pour moi, ce n'est pas du tout ainsi que les choses se sont passées. Demandez aux autres soumises de vous expliquer ce qu'elles pensent et ce qu'elles ressentent, et vous obtiendrez un livre très différent.

À présent, si je regarde en arrière, je peux dire que ma facette de soumise s'est manifestée tôt, mais, à l'époque, je ne savais pas de quoi il s'agissait. Je savais simplement qu'il y avait des choses qui me faisaient de l'effet et pas d'autres, que je me retrouvais en train d'y penser avec mélancolie sans savoir exactement pourquoi.

Bien sûr, enfant, j'étais totalement ignorante de tout cela. La plupart du temps, je m'occupais de mes oignons et je me contentais de grandir dans une jolie petite maison de banlieue au sud-est de Londres, dans une famille de la classe moyenne.

Navrée de briser vos fantasmes les plus fous, mais il n'y a dans mon passé aucun traumatisme profondément enfoui ni rien qui manque à mes années de formation et qui aurait pu exacerber l'attrait que le SM a pour moi aujourd'hui. Pas de père absent, d'inceste ou autre, et, pas de pathologie familiale : mon enfance fut tout ce qu'il y a de plus

heureuse – pour les lecteurs, c’est peut-être moins fascinant. J’avais (et j’ai toujours) une famille aimante et tout simplement merveilleuse. Certes, nous ne nous ressemblions guère, mais notre amour et le sens de l’absurde continuent de nous lier d’une manière inexorable.

J’ai donc grandi dans une jolie maison avec Maman, Papa et Sœurette.

Avant ma naissance, ma mère était comptable, mais elle s’est arrêtée de travailler pour nous élever ma sœur et moi, y consacrant chacune de ses journées. Le cœur de la famille, c’est elle. Elle nous a nourries véritablement, consacrant beaucoup de temps à nous aider à grandir, qu’il s’agisse de s’intéresser à nos devoirs ou d’aller jouer dans le jardin avec nous. Ma mère n’est pas du genre à rester sur le banc de touche : quand nous allions à la patinoire, elle chaussait les patins. Son autre passion était le bricolage et elle s’attaquait tour à tour à chaque pièce de la maison, comme si elle avait eu l’intention de repeindre Forth Bridge (quatorze kilomètres de long quand même) ou la Tour de Londres, mais plutôt avec du papier à fleurs Laura Ashley.

Mon père dirige sa propre affaire et c’est l’homme le plus travailleur qui soit, un soutien de famille pur et dur, qui a toujours veillé à ce que notre enfance soit remplie de bicyclettes et de tous les gadgets dont les enfants ont besoin (qu’il me soit donné ici de remercier ma mère qui veillait aussi que lesdits gadgets restent sensés, sinon, nous aurions été insupportables), de voyages et d’une maison extraordinaire.

Drôle et intelligent, il possède un sens de l’aventure dont je pense avoir hérité, ainsi qu’une indépendance d’esprit et une manière de s’affirmer sans fausse modestie, trait qu’il encourageait chez ses enfants, d’autant qu’il avait eu parfois maille à partir avec ses propres parents quant à leur vision de ce qu’il *devrait* faire de sa vie, par opposition à ce qu’il *voulait* faire.

De bien des manières, ma sœur est mon strict opposé. Alors que je suis généralement plutôt discrète et plus à l'aise avec quelques amis proches, elle est le joyeux drille de la soirée, celle qui a assez d'énergie pour entraîner toute la bande, et qui arrive toujours à ses fins. J'ai une chance incroyable, car cette femme, qui va sans doute demeurer à mes côtés plus longtemps que n'importe qui d'autre, est une personne magnifique.

En dépit de nos différences, c'est la première personne que j'appellerais à trois heures du matin si j'avais des problèmes, ne serait-ce que parce qu'elle est un oiseau de nuit. Nous nous adorons, même s'il suffit de trois jours de cohabitation, par exemple lors des fêtes de fin d'année, pour que nous nous retrouvions à nous chamailler comme des adolescentes pour savoir qui occupe la salle de bains trop longtemps (c'est elle).

Notre confortable maison jumelée accueillait également toute une ménagerie, de Sonson le poisson rouge (pas la peine d'en faire un plat, je n'avais que trois ans lorsque je l'ai baptisé) à Chichi le hamster et Henri le chien. (Je disais toujours : « Pourquoi les chiens ne pourraient-ils porter des noms d'êtres humains ? » ; une question à laquelle j'ai rapidement trouvé une réponse lorsque mon pauvre père a dû parcourir tout le parc en hurlant « Henri ! », ce qui, sans nul doute, troublait un certain nombre de personnes). J'ai toujours aimé les animaux et l'un de mes plus vifs souvenirs d'enfance est l'enterrement d'un oiseau mort que j'avais trouvé dans le jardin et dont j'ai organisé les funérailles contre l'expresse interdiction de ma mère qui (surprise !) se préoccupait de problèmes d'hygiène. Lorsqu'elle découvrit que je n'avais pas seulement désobéi en ramassant ledit oiseau pour l'emporter vers son dernier repos, mais que je dirigeai un service funèbre en présence de ma sœur et des enfants des voisins – qui vole un œuf vole un bœuf – je fus

consignée dans ma chambre. C'était pour moi une punition agréable. En dépit du fait qu'il s'agissait-là de la principale stratégie de mes parents pour sanctionner nos bêtises (pas de punition corporelle chez nous, ça non), j'adorais être consignée dans ma chambre.

C'était l'un de mes endroits favoris, rempli de tous les livres, achetés avec mon argent de poche, et j'y passais des heures délicieuses, assise sur l'appui de la fenêtre à lire et à observer le monde.

Le jour des funérailles, j'eus cependant le sentiment qu'une injustice irréparable venait d'être commise, et j'écrivis une lettre indignée au défenseur de la nature David Bellamy afin de lui faire part du régime dictatorial *et* anti-écologiste auquel j'étais soumise, où les adultes égoïstes se contentaient de jeter les oiseaux défunts à la poubelle.

Je n'ai jamais reçu de réponse, ce qui était sans doute préférable parce que je crois bien qu'il m'aurait simplement dit d'écouter ma mère, ce qui m'aurait mise encore plus en colère.

Quoi qu'il en soit, le fait qu'il s'agisse de l'événement de mon enfance qui s'apparente le plus à un affrontement est une preuve, s'il en faut, que je n'ai jamais été très rebelle. Je faisais ce que j'avais à faire, sans faire de vagues, ni tenter de repousser les limites, d'autant que j'avais le droit de faire pratiquement tout ce que je voulais. D'ailleurs, je n'étais pas insolente ni du genre à ergoter pour le plaisir.

Évidemment, c'est une des choses qui ont changé quand je suis devenue adulte.

Mon intérêt pour l'écriture a commencé tôt : je me souviens d'avoir écrit et illustré des histoires en petits livrets A5 que j'assemblais avec des attaches élastiques. Mes récits s'inspiraient généralement des émissions de télé pour enfants, de livres et de films que j'aimais. J'ajoute que ma plume était bien meilleure que mon crayon, mais, à

cette époque, cela ne signifiait pas grand-chose. Je me suis lancée dans l'art très jeune parce que j'avais vu au journal télévisé un reportage sur un enfant précoce qui vendait ses œuvres pour des milliers de dollars.

Lorsque j'eus réussi à bricoler une ou deux œuvres aux crayons de couleurs et au feutre, ma mère, ravie de recevoir mon premier dessin, alla jusqu'à me donner cinquante pence pour une deuxième œuvre originale.

Mais lorsque je montais les prix jusqu'à une livre – je pense qu'étant donné les circonstances, c'était parfaitement raisonnable – elle répondit par un ferme mais gentil « non », brisant ainsi tout net mes espoirs de songer à vivre de mon art. Je retournais donc à mes mini-livres et illustrés.

Dès que j'en avais l'occasion, j'entraînais ma famille et mes amis dans le monde de Narnia, la Terre du Milieu ou, plus près de chez nous mais d'une manière quelque peu obscure, car je l'avais découvert via le câble, la ville de Newcastle telle qu'elle est représentée dans *Les Géants de Jossy*, une série télé (confidentielle pourrait-on dire, d'autant qu'il n'y en a eu que dix épisodes) qui racontait les péripéties d'une équipe de foot scolaire dont le coach s'appelle Joswel, dit Jossy.

Mon goût pour *Les Géants de Jossy* et le foot en général, me venait certainement de mon côté garçon manqué. J'étais (et suis encore) assez éloignée du stéréotype féminin : j'ai horreur du rose – ça frise le pathologique – et je n'ai jamais eu envie de me maquiller, d'acheter des vêtements (ou des chaussures) à la mode (chers). Perchée sur des talons, j'ai l'air de Bambi en train d'essayer de traverser la banquise. Quoique, ce que je ne dépense pas en chaussures, je le laisse en vernis à ongles et en sacs à main.

En grandissant, je ne m'intéressais pas vraiment aux garçons, ce qui, paradoxalement, signifiait que, au lycée, j'avais beaucoup d'amis parmi les garçons, d'autant que

j'aimais jouer au foot avec eux à l'heure du déjeuner, et que je ne me souciais guère des cancons.

Si vous voulez savoir ce que je préférais à l'âge de dix ans, je vous dirais la lecture, le roller, le vélo et grimper à l'arbre au fond du jardin (qui me donnait une vue parfaite sur les lotissements voisins : une source de fascination infinie pour des raisons qui, à l'époque, me paraissaient importantes). L'arbre était mon coin à moi, ma sœur n'étant guère attirée par les égratignures et les tâches de résine qui faisaient partie de l'aventure, même lorsque je lui avais proposé d'utiliser le système de poulie avec une corde que j'avais inventé et qui permettait d'atteindre la première branche.

À bien des égards, j'étais une enfant plutôt solitaire, heureuse en sa propre compagnie, qui aimait lire ou rêver, ce qui n'a certainement rien de surprenant quand on considère le portrait que je viens de vous brosser.

Bien entendu, aucune femme n'est une île, même si elle passe son temps cachée dans un cerisier (quand on le lui permet). À la maison, c'était ma sœur qui était ma compagne, ma complice ; à l'école – élémentaire mixte jusqu'à onze ans, puis une école privée de filles après ça – j'avais un cercle d'amies, que je continue à fréquenter.

Si je ne faisais pas partie du groupe des filles « populaires » (j'avais plutôt tendance à aller vers les bizarros, qu'ils soient fous de musique, de théâtre ou de technologie), je m'entendais généralement bien avec tout le monde et, lorsqu'il y avait des problèmes, j'avais recours à l'humour pour calmer le jeu.

Au lycée, j'étais, disons, une élève moyenne. Il m'a fallu un peu de temps pour retomber sur mes pieds parce qu'à l'école primaire, j'étais parmi les premières. Au lycée, dans la plupart des matières, il me fallait fournir plus d'efforts et travailler davantage. Par bien des aspects, ce fut comme un

choc culturel, ce qui n'était pas plus mal quand on considère qu'à la maison, tout le monde croyait que j'étais un génie parce que je lisais tout le temps.

Alors, j'ai trouvé d'autres repères, plus concrets, d'autant que je n'étais jamais la plus intelligente ni la plus jolie de la classe. Mais j'ai vite compris que cela jouait en ma faveur parce qu'il me semblait que les filles les plus intelligentes et les plus jolies étaient celles qui attiraient le plus de vacheries.

Non, moi j'étais consciencieuse et je travaillais dur, ce qui dérivait sans doute d'un besoin intrinsèque de plaire. En dépit des sentiments occasionnels de culpabilité, parce que j'avais parfois l'impression de laisser tomber mes parents ou mes professeurs, la plupart du temps, j'aimais vraiment l'école. Je sais, c'est lamentable.

Côté amourettes, j'ai mis un peu de temps à m'épanouir, ce qui paraît paradoxal vu le nombre de garçons que je connaissais. J'avais douze ou treize ans lorsque j'ai embrassé un garçon pour la première fois et, pour être honnête, je n'ai pas été impressionnée.

Il n'y a pas eu de trompettes ni d'applaudissements, ni sentiment de pétard mouillé – sans jeu de mots – après. Je crois même que l'un de nous deux a dit quelque chose comme « Bon, et alors ? » : vous voyez bien que personne ne s'était enflammé !

Ceci étant dit, je lisais *Just Seventeen* et *Minx*, preuve que je n'étais pas totalement ignorante de la mécanique du sexe, même si, à l'époque, cela ne m'intéressait guère de passer aux travaux pratiques. J'avais quand même appris que, lorsque je n'arrivais pas à dormir, le fait de frotter ma main entre mes jambes m'apportait un plaisir qui me détendait et que, lorsque je laissais mon esprit vagabonder pendant ce genre d'activité, il en revenait toujours aux mêmes sujets.